

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
 BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉE.
 Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures : - Vue du Palais de l'Exposition de Melbourne. - La Cathédrale de Cologne. - L'Invitation, d'après M. Trésière. - Le Thermoscope de cobalt.
TEXTE : - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Hanz Engel, ou le Paysan Poméranien. Nouvelle historique. - Histoire Littéraire Les Niebelungen. - L'Absence d'un Mari. - Beauté! Beauté! - Ecoutez bien, Jeunes Filles! Nouvelle.

ADMINISTRATION.
 Boulevard du Nord N°. 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.
 Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 51.

— 10°. ANNÉE. —

23 Octobre 1880.

NOS GRAVURES.

VUE DU PALAIS DE L'EXPOSITION DE MELBOURNE.

Melbourne est la capitale de la colonie anglaise de Victoria, en Australie. Elle a été fondée en 1835, pendant le ministère Melbourne, dont elle reçut le nom; sa population s'est accrue d'une manière prodigieuse par les émigrations d'Europe; elle était de 10,956 ha-

bitants en 1840; aujourd'hui, elle est de près d'un demi-million. Le principal commerce est l'exportation des laines du pays et celle de l'or, qu'on extrait des mines.

Melbourne vient de donner une preuve de sa prospérité, en ouvrant, le 1 octobre de cette année, une Exposition Internationale. La cérémonie d'inauguration s'est faite avec la plus grande solennité, et au milieu d'un immense concours de monde.

Presque toutes les nations de l'Europe, et

beaucoup de pays de l'Amérique, ont envoyé de leurs produits à Melbourne.

Nous donnons aujourd'hui une vue du Palais de cette Exposition, construit dans le jardin de Carlton. Ce bâtiment est cruciforme; le centre en est couronné par un immense dôme octogone de 223 pieds de haut. La nef a 500 pieds de longueur d'un bout à l'autre et est coupée au centre par un transept de 270 pieds de profondeur. De chaque côté se trouvent des tours de 105 pieds de haut.



VUE DU PALAIS DE L'EXPOSITION DE MELBOURNE.

LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

La cathédrale de Cologne, l'œuvre la plus grandiose d'architecture gothique, se dresse sur

un monticule qui s'élève à dix-neuf mètres au-dessus du Rhin.

La première pierre de ce monument a été posée le 14 août 1248 par l'archevêque Conrad. La construction marchait lentement, parce

qu'elle fut entravée par des luttes intestines qui s'élevèrent entre l'archevêque et les habitants de la ville; c'est seulement en 1322 que le chœur pût être consacré. On continua les travaux, mais ils furent tout-à-fait interrompus

en 1509, à l'avènement de la Réforme. L'édifice inachevé tomba presque en ruines; la révolution française le ferma au culte et en fit un magasin à fourrages.

D'après une légende bien connue, la cathédrale ne devait jamais être achevée, et voici pourquoi:

Un jeune architecte, désolé de n'avoir pu faire agréer son projet par l'archevêque Conrad, s'en était allé sur les bords du Rhin dans l'intention de mettre fin à ses jours. Il allait se précipiter dans le fleuve, lorsqu'un vieillard, qui n'était autre que le diable, lui apparut tout-à-coup et lui offrit, en échange de son âme, un plan merveilleux, le plan de la cathédrale actuelle. Le jeune homme demanda vingt-quatre heures de réflexion et alla soumettre le cas à un prêtre, avec lequel il eut un long entretien.

Le lendemain, il trouva le diable exact au rendez-vous. Au moment où Satan lui montrait son plan, en lui rappelant à quelles conditions il en deviendrait possesseur, l'architecte le lui arracha brusquement, et tirant aussitôt de sa robe une relique de St^e-Ursule, il en frappa au front l'Esprit du mal, qui vit qu'il était joué:

— Eh bien, dit-il, la cathédrale que tu me voles ne sera jamais achevée, et ton nom restera inconnu!

En prononçant ces paroles, il arracha d'un coup de griffe la partie supérieure du dessin. Le jeune architecte mourut de chagrin sans jamais avoir pu la reconstituer.

Cependant, en 1816, le zèle archéologique et l'enthousiasme religieux se réveillèrent.

Les rois de Prusse Frédéric-Guillaume III et Frédéric-Guillaume IV, sauvèrent la cathédrale d'une destruction complète; le premier dépensa plus de 200,000 thalers pour la restaurer; des associations se formèrent et entreprirent d'achever, à l'aide de souscriptions, ce monument gigantesque, à peine ébauché au moyen-âge; et en 1820 eut lieu la seconde fondation de la cathédrale.

Depuis cette époque, il n'y eut plus d'arrêt dans les travaux, encouragés vivement par l'empereur Guillaume.

Il a fallu 632 ans pour construire cet admirable chef-d'œuvre d'architecture gothique, dont l'inauguration, comme on le sait, vient d'avoir lieu avec le plus grand éclat.

L'INVITATION.

L'homme, arrivé à certain âge, devient généralement un peu misanthrope; on a si longtemps vécu avec ses semblables, on a si bien appris à les connaître, que leur société n'offre plus beaucoup d'attraits, et pour ne pas ensevelir ses vieux jours dans une complète solitude, on s'attache alors à ces animaux si fidèles, si dévoués, et desquels on est certain de ne recueillir qu'affection, dévouement et gratitude. Interrogez ce bon vieux célibataire, demandez-lui combien la société de son gentil griffon vient charmer et égayer son existence. Après chaque repas, avant de faire sa sieste, il appelle son Médor, et l'invite à venir sur ses genoux; et ce sont des caresses mutuelles, qui réjouissent également la brave gouvernante. — Une bonne scène, rendue d'une façon qui charme à la fois l'esprit et le regard.

LE THERMOSCOPE DE COBALT.

Certains sels de cobalt ont la propriété d'être influencés dans leur couleur par les différentes températures de l'atmosphère. Voici comment on peut utiliser la propriété du chlorure de cobalt pour faire soi-même un appareil intéressant de physique. — On prend une petite „éprouvette” (tube à réaction) que l'on remplit d'une solution composée proportionnellement de 1 gr. de chlorure de cobalt pur dissous dans un peu d'eau chaude; ajoutez cent grs. d'alcool à 92°: ce liquide, exposé à une température de 32 degrés centigr., doit prendre une teinte ardoisée. Placez alors le tube sur une planchette verticale, — comme le montre notre gravure, — et collez en regard une feuille de diverses teintes. Il faudra préalablement soumettre le tube à diverses températures. La couleur, que prendra le liquide aux différents degrés, devra être reproduite sur l'échelle, avec l'indication du degré.

CHRONIQUE DEÇA DELA.

SOMMAIRE. — L'enfance. — Une réminiscence antique à ce sujet. — Les amateurs de gibier au bon vieux temps. — Une représentation de „Cinna” au Théâtre Français en 1793. — Un genre de fièvre. — L'Exposition de M. Emile Wauters; reproduction de ses tableaux par la gravure. — Une épigramme, par un vieux poète huytois. — Opinion de Napoléon sur les Français, et de l'auteur du „Manuel des Gourmands” sur le même Napoléon. — Une note triste. — Etre endetté, bah!

Quand je songe à ce qu'on appelle „la rentrée des classes,” mon esprit se reporte involontairement vers le travail auquel sont soumises tant de petites intelligences, qui peuvent périr à la tâche, si celle-ci est trop forte pour elles, ou mal appropriée. Cette préoccupation est certainement celle de la majeure partie des mères et des pères de famille: c'est pourquoi j'aurai quelques mots à dire de l'enfance en général.

Délicieux aspect que le front ingénu d'un enfant! On ne songe point alors qu'il deviendra un homme assujéti peut-être à des passions mauvaises; on ne voit que son innocence, sa candeur et son sourire; on lui rend ses caresses; on se sent attendri par ses transports; c'est un être touchant qui éveille tout l'instinct de notre sensibilité. Les animaux eux-mêmes aiment l'enfance; ils bondissent autour d'elle pour la réjouir; ils semblent par leurs jeux vouloir attirer ses regards et arracher un cri de joie naïve à la surprise enfantine.

Vous qui avez des enfants, si vous les aimez, tenez-les dans la joie et la gaieté; laissez-les jouir des plaisirs de leur âge, qui seront, hélas! trop passagers. Que signifient ces châtiments, ces menaces pour un âge aussi tendre? Vous voulez lui donner votre raison, et il est tout instinct; vous lui parlez, et il ne vous comprend pas; vous refrénez ses aimables penchants, pour lui imprimer le maintien froid que vous inspirent vos propres chagrins; vous voulez, malgré la nature, qu'ils soient malheureux avec vous.

Laissez d'abord à la nature le soin d'organiser sa tête; ne détruisez point ses opérations sages et lentes; voilà tout ce qu'on demande de vous.

O pères et mères insensés! sont-ce de petits esclaves que vous vous glorifiez d'avoir à vos côtés, obéissant à un geste, et formés à peu près sur le modèle du petit chien qui est à vos pieds, et qui obéit aussi ponctuellement?

Mais que vois-je! une grammaire qu'on veut enfoncer dans la tête d'un pauvre enfant, qui n'a pas encore atteint la moitié de sa croissance! Destructeurs de l'entendement humain, et qui d'une main lourde et pesante allez briser tous ses ressorts, arrêtez, gardez-vous de l'hébéter. L'art de faire entrer des idées dans la tête d'un enfant, de les assimiler à sa portée, de les digérer pour elle, est un art bien plus rare qu'on ne pense; on n'est sot que parce qu'on a des idées fausses, et si l'inconséquence est le lot de tant d'hommes, c'est parce que la sottise a présidé à leurs premiers pas de la vie.

Encore quelques mots sur ce chapitre: Les anciens avaient un égal respect pour l'enfance et pour la vieillesse; ils avaient le même mot pour l'exprimer, un mot qui semble emprunté à leur déesse de la beauté: celui de vénération. Qui leur inspirait cette espèce de culte? Était-ce la majesté des cheveux blancs, ou la grâce des cheveux blonds? Était-ce la faiblesse de celui qui touche au but ou de celui qui part pour le chercher; une crainte de cœur pour deux flambeaux qui tremblent, l'un, parce qu'il va s'éteindre, l'autre, parce qu'il s'allume? Croyaient-ils devoir envelopper du même hommage deux athlètes de taille inégale, mais également débiles, arrêtés l'un et l'autre sur les deux frontières de l'inconnu, près du berceau, qui n'est qu'une tombe dont on sort; près de la tombe, qui n'est qu'un berceau où l'on rentre? Qu'importe! Respectez le vieillard, parce qu'il a beaucoup vu; ménagez l'enfant, parce qu'il a beaucoup à voir.

Il est bon que les chasseurs et les amateurs de gibier sachent qu'il y a quelques siècles, nos pères étaient bien moins délicats que nous sur la qualité du gibier. On aura peine à croire qu'ils mangeaient le héron, la grue, la corneille, le cygne, la cigogne, le cormoran et le butor. Ces oiseaux étaient servis sur les meilleures tables, tandis que, par un préjugé extraordinaire, ces mêmes hommes n'osaient toucher au gibier lorsqu'il était jeune; ils regardaient cette sorte de chair comme n'étant point encore faite. Ainsi, par exemple, ils mangeaient du lièvre et de la perdrix, mais ils s'abstenaient du levreau et du perdreau. Cette antipathie paraît avoir pour origine une erreur accréditée par les seigneurs du douzième siècle, afin que le gibier ne discontinuât pas d'être très-abondant. Au fond, ce n'était pas bête.

**

J'ai entendu raconter ceci à une représentation de Cinna, au Théâtre Français, par le petit-fils d'un acteur qui joua dans la même pièce, sur la même scène, sous la première République.

C'était en 1793.

De nombreux clubistes assistaient à la représentation; ces citoyens, la plupart très-peu lettrés, devinrent furieux devant les passages de la tragédie où il est fait l'éloge de la forme monarchique, et se mirent à crier:

— A bas l'auteur! A la lanterne l'aristocrate!

Alors un acteur s'avance et dit:

— Citoyens, l'auteur est un nommé Pierre Corneille, mort depuis cent ans.

— Eh bien, s'il est mort, nous n'avons que faire de ses pièces! s'écria un citoyen en bonnet rouge. Nous voulons Charles IX, par le citoyen Marie-Joseph Chenier, qui vit et se porte bien, lui!

Aussitôt, tous de demander „Charles IX,” que les acteurs furent obligés de jouer, se promettant bien de ne plus se mettre du Corneille dans la tête.

Et pendant plusieurs années, le grand auteur tragique fut mis à l'index comme aristocrate!

**

Un de nos principaux sportmen a éprouvé tant de fatigue et tant d'agitation aux dernières Courses de Bruxelles, que le lendemain matin il s'est trouvé malade et a fait appeler le médecin.

— Voyons, comment cela vous est-il venu? demanda le docteur.

Après avoir entendu l'origine de la maladie, l'homme de l'art s'écria:

— C'est cela, j'y suis; vous avez une fièvre de cheval!

**

M. Emile Wauters, comme M. Verlat, a ouvert une Exposition particulière de ses œuvres au premier étage de son hôtel, situé au Rond-point de la rue de la Loi, Exposition composée d'une cinquantaine de morceaux de choix, parmi lesquels les réductions de ses quatre principaux tableaux historiques: La folie de Hugo Vander-Does, Jean IV et les métiers de Bruxelles, Marie de Bourgogne jurant de respecter les privilèges des Bruxellois, et la même princesse implorant des échevins de Gand la grâce de ses ministres Hugonet et Imbercourt.

Le rare talent de M. Wauters n'est plus à louer; aussi notre but est-il simplement de mentionner une exhibition qui a achevé de justifier pleinement la rare distinction dont cet artiste a été l'objet à l'Exposition universelle de Paris, où il a obtenu la médaille d'honneur pour la Belgique. — A cette occasion, nous dirons qu'un autre artiste belge, maniant le burin, celui-là, M. A. Danse, professeur à l'Académie royale de Mons, a reproduit, de la manière la plus remarquable, le premier des tableaux que nous venons de citer. Ajoutons que le même graveur a aussi reproduit le joli tableau des „Marguilliers” du peintre F. Meerts, reproduction qu'on peut voir au Palais des Beaux-Arts, rue de la Régence.

**

La ville de Huy peut revendiquer l'honneur d'avoir donné le jour à un poète tragique, Denis Coppée, mort en 1632, — donc précurseur de Corneille. Nous ne connaissons point ses pièces dramatiques, mais nous avons découvert de lui une épigramme qui prouve qu'il savait joindre le plaisant au sévère et qu'avant Molière les médecins servaient déjà de cibles à bien des traits :

— Votre mal est, mon cher, le pourpre ou la suette,
Disait à son malade un grave médecin,
J'en juge à la couleur et pourpre et violette
Que j'aperçois sur votre main.
— Eh! je suis teinturier! répond l'homme en
(souffrance,
Et de sucs innocents mon cuir est imbibé!
— Vous êtes teinturier!... Louez la Providence:
Sans cela vous étiez flambé!

* *

On ne sera pas fâché, je pense, de trouver ici l'opinion de Napoléon I^{er} sur le peuple qui l'avait placé à sa tête: „Les Français, a-t-il écrit, sont frondeurs, turbulents; leur légèreté est tellement naturelle qu'on ne peut pas dire qu'elle les honore; ce sont de vraies girouettes au gré des vents, mais ce vice chez eux est sans calcul; voilà leur meilleure excuse. Du reste, il est bien entendu que je ne parle ici que de la masse, car des exemples individuels ont tourmillé dans nos derniers temps. Notre légèreté, notre inconséquence, nous viennent de loin, nous demeurons toujours Gaulois. Nous ne vaudrons tout notre prix que lorsque nous substituerons les principes à la turbulence, l'orgueil à la vanité, et l'amour des institutions à l'amour des places.” L'empereur aimait à répéter que, le premier, il avait salué la France du nom de la grande nation. „Et certes, ajoutait-il, je l'ai montrée telle au monde abattu devant elle... et elle le sera encore, et le demeurera toujours, si son caractère national redevient en harmonie avec ses avantages physiques et ses moyens moraux.”

A présent, voici, sur ce même Napoléon I^{er}, l'opinion d'un homme d'esprit, le célèbre auteur du „Manuel des Gourmands,” Grimod de la Reynière :

Le ministre de la police, Fouqué, l'ayant fait venir pour le tancer à l'occasion de quelques propos qu'on lui attribuait contre le chef de l'Etat: „Monseigneur, répondit l'inculpé, on vous a fait un faux rapport; personne plus que moi n'admire l'empereur, mais peut-être me sera-t-il permis de déplorer l'emploi que fait Sa Majesté de son immense génie. — Comment, que voulez-vous dire? — Oui, Monseigneur, s'il l'eût appliqué aux progrès de la cuisine, qui sait à quel degré de perfection elle se fût arrêtée!” Et après cette sortie bouffonne, Grimod de la Reynière se retira, laissant le ministre de la police dans la plus complète hilarité: Napoléon chef de cuisine!!!

* *

Une note triste, — pour ceux qui ont le culte de la famille et de l'amitié, — à la pensée d'un jour qui approche... le 2 novembre. Que voulez-vous? Le passé me sollicite, et le souvenir des parents et des amis qui ne sont plus protesterait hautement dans ma conscience, si je passais avec indifférence devant la tombe qui me les a pris.

Ces souvenirs de chers absents que nous ne devons plus revoir prennent, d'ailleurs, si peu de place dans notre vie qu'il serait, pour cette raison même, doublement coupable de la leur contester. L'herbe quelquefois n'a pas eu le temps de grandir sur les tombes de ceux qui nous avons aimés, et déjà leur image va se perdant comme dans les ombres d'un long passé. Autour de notre dernier soupir, il se fait un bruit de pleurs, de louanges et de regrets; mais comme le son des cloches qui retentit dans nos funérailles va diminuant jusqu'à ce qu'il soit devenu le silence, ainsi ce bruit suprême de notre vie retentissant dans notre mort ira décroissant bien vite. Puis, ce sera le silence, le silence partout!

C'est donc une chose pieuse et salutaire que

d'avoir institué dans l'année une fête spécialement consacrée à honorer les morts. Ce jour donne de la gravité à tous les maintiens et du sérieux à tous les visages. Ce jour pousse la foule silencieuse et recueillie vers le cimetière, ce champ des morts. Ce jour courbe tous les fronts, il fait fléchir tous les genoux par l'irrésistible puissance de la même pensée.

* *

Une peinture des mœurs du jour, résumée dans un simple réponde faite par une femme de la bourgeoisie à son mari:

— Tu n'es jamais contente, Sophie; tu ne songes qu'à dépenser de l'argent... Et si j'étais comme toi, moi; si j'aimais la bonne chère, les soirées, le théâtre? Enfin, si j'avais des goûts aussi spendieux que les tiens?

— Eh bien, mon ami, dit Sophie avec le plus grand sangfroid, nous aurions plus de dettes encore, voilà tout.

JEAN-LE-BUTINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Signe de race et organe du tact, les mains méritent peut-être plus de soins qu'aucune autre partie du corps. Elles doivent conserver l'exquise sensibilité répandue dans le réseau nerveux qui s'épanouit sous leur derme: rester douces, blanches, fermes et potelées. Un ongle rose, solidement incrusté dans la peau, proportionné aux doigts, les termine, poli comme une pierre précieuse chez les natures délicates, taché et anguleux chez les gens peu soigneux.

Quoique d'un tissu plus serré que celle du reste du corps, la peau des mains est sujette à de grandes dilatations: le froid la durcit et la gerce, le vent la dessèche, le soleil la brunit, l'eau la ride et la corrode; le contact des corps rudes détruit la sensibilité des houppes nerveuses. Toujours en rapport avec les objets extérieurs, elles ont besoin de soins constants, d'ablutions souvent renouvelées.

* *

L'usage des savons est surtout utile pour les mains: mais tous ceux qui sont corrosifs sont funestes, la main ne demande que des adoucissants; on doit lui épargner le plus possible les ablutions alcooliques.

Les gants de peau sont imposés non-seulement par les habitudes élégantes, mais par l'hygiène; ils sont indispensables pour conserver à la main sa beauté et sa sensibilité. Les gants gras, enduits à l'intérieur d'une préparation adoucissante et tonique, furent inventés sous Henri III et ont servi depuis ce roi à conserver aux mains aristocratiques leur douceur et leur mate blancheur.

La fantaisie guide parfois la taille des ongles; il faut toujours les couper d'une manière régulière et arrondie. Trop pointus ou carrés, ils se déforment. On doit surtout leur éviter le contact du fer, il est très nuisible de les racler avec un stylet; pour les polir, il faut prendre une poudre, qui ait pour base le henné, et les frotter avec un polissoir spécial.

* *

J'ajouterai que la main indique des indices qui trompent rarement: je suppose que je veuille deviner le caractère de celui qui me confie sa main. Si les ongles sont blancs, brillants et bien soignés, il est facile de deviner qu'il doit avoir du penchant pour sa personne, et l'envie de plaire, que c'est un homme d'ordre. Ses ongles et ses mains sont-ils négligés, indiquent des habitudes communes et de désordre. N'est-ce pas par la main qu'on juge un homme de bonne compagnie? — Il est bien entendu qu'il y a lieu de faire une exception pour certaines classes, — celle des savants, entre autres.

ÉLOY.

HANZ ENGEL,
OU LE PAYSAN POMÉRANIEN.

Nouvelle historique.

I.

Jacob Zimmerman, riche négociant de Stettin, après avoir fait une fortune considérable dans le commerce, s'était retiré à Wolgast, ancienne ville de la Poméranie. Il y avait amené avec lui une fille charmante, qu'il chérissait d'autant plus qu'elle lui retraçait l'image de l'épouse qu'il avait perdue.

Thérésia était le nom de cette jeune personne. Son père n'avait rien négligé pour son éducation. Il eût été impossible de trouver rien de plus beau, rien de plus séduisant qu'elle; ses grâces, ses talents, ses vertus, sans oublier ses dix-sept ans, en faisaient une femme accomplie à tous égards.

A peine Thérésia fut elle arrivée à Wolgast, que vingt jeunes gens, des plus riches maisons de cette ville, aspirèrent à sa main; mais sa main était déjà promise au fils d'un intime ami de son père, qui s'appelait Adelsberg et avait été élevé avec elle.

Wolgast était alors la résidence de Bogislas IV, qui régnait sur la Poméranie. Ce prince ne faisait que d'entrer dans sa vingt-cinquième année. Instruit à l'école du malheur, doué par conséquent d'une âme sensible, mais ardente, il n'avait qu'un défaut, c'était de céder trop facilement à la violence de ses passions. Ses courtisans lui parlèrent de la fille de Zimmerman, comme de la beauté la plus parfaite de tous ses Etats. Dès lors il chercha avec empressement l'occasion de la voir. Jamais passion ne fut ni plus prompte, ni plus vive que celle qui s'alluma dans le cœur de Bogislas à l'aspect de Thérésia. On eut beau lui apprendre qu'il avait un rival, que ce rival était favorisé, et que le mariage allait avoir lieu incessamment: nulle espèce de considération ne fut capable d'arrêter le jeune prince; son amour était au comble. Mille confidents discrets s'étaient chargés de lui servir d'interprètes auprès de l'objet de ses vœux. Mais les manœuvres de ces honorables agents furent aussi infructueuses que celles de leur maître. Billets, protestations, présents, rien ne fut oublié, rien ne réussit.

La seule ressource qui restait à Bogislas, était la violence: il y eut recours, car en pareil cas, comme dans bien d'autres, tout homme qui peut tout ce qu'il veut, ne tarde guère à le vouloir.

II.

Thérésia avait coutume d'aller tous les matins entendre la messe avec son ancienne gouvernante, dans une petite église de Récollets, à quelques pas de chez elle.

Le matin de ce même jour, le désir de prolonger ses prières, la fit rester au temple quelque temps après la messe. Un homme portant le costume des frères du couvent aborda la gouvernante en toute humilité, et la pria de demander à sa jeune maîtresse, si elle ne voulait point cueillir quelques fleurs dans le jardin de la maison. C'était, aux yeux de la jeune personne, une manière honnête de solliciter sa charité, elle se garda bien de refuser. Se levant donc un moment après, elle remet son livre à sa gouvernante, lui dit de la suivre, et accompagne le frère au jardin.

Les émissaires de Bogislas l'y attendaient. Ils s'en saisissent, lient sa vieille gouvernante, les couvrent d'un voile épais que les empêche de voir et de se faire entendre, puis ils les placent dans une litière, et sortent par une porte dont l'issue donnait dans la campagne. Ils conduisent ainsi leur proie dans l'ancien château de Zanau, où le duc était accouru pour la recevoir.

Inutile de dire combien la disparition de Thérésia répandit de désolation dans le cœur de son fiancé et de sa famille. On la chercha partout dans Wolgast, personne ne put en donner de nouvelles. On l'avait remarquée le

matin à la messe; mais comme tout le monde était sorti de l'église quand le prétendu moine l'avait abordée, on ne savait pas ce qui s'était passé depuis.

Cependant, les soupçons ne tardèrent point

à tomber sur le duc. Son empressement à chercher Thérésia, son départ précipité pour la campagne, semblaient les justifier, et dès le lendemain, tout fut découvert par une lettre que la jeune infortunée parvint à faire tenir

secrètement à son père, malgré la vigilance de ceux qui la gardaient.

Zimmerman et Adelsberg, consternés de cette nouvelle, ne savaient où porter leurs pas; car Thérésia, ignorant le nom du lieu où elle était



LA CATHÉDRALE DE COLOGNE.

détenue, n'avait pas pu le leur indiquer. Le duc était parti seul à cheval, et personne au palais ne savait dans laquelle de ses maisons de campagne il lui avait plu de se retirer.

— Ce ne peut être qu'à Zanau, leur dit-on:

mais que prétendriez-vous y aller faire? Le prince refusera de vous voir; il refusera de vous entendre; et craignez qu'alors l'expression de votre fureur et de votre désespoir n'irrite un maître absolu, jaloux de son autorité.

— Dans votre malheur, reprit un vieillard de leurs amis, je ne vois qu'un seul moyen de vous tirer de peine. Allez trouver à Luntske un paysan que Bogislas affectionne depuis longtemps. C'est un nommé Hanz Engel,

homme de sens et de probité, qui dans le temps où le duc, jeune orphelin dépouillé par un usurpateur, vivait dans la misère, l'entretint pendant plusieurs années, lui donnant jusqu'à du linge et des habits. A la mort d'Eurich, ce

fut lui qui, après lui avoir acheté un équipement complet, le fit monter sur un des chevaux de sa ferme, et l'accompagna sur un autre chez toute la noblesse des environs, pour l'en faire reconnaître, ce qui eut lieu. Depuis ce

temps, Hanz Engel a toujours conservé les bonnes grâces et la confiance du duc, qui toutes les fois qu'il le voit, se fait un plaisir de raconter les services qu'il en a reçus. Mais il n'a jamais pu lui faire quitter son habit ni sa



L'INVITATION, D'APRÈS UNE PHOT. DU TAB. DE M. J. ÎRESIÈRE.

ferme. Ce brave homme vient à la cour quand il le juge à propos, entre librement chez Bogislas, et lui parle avec autant de familiarité que quand il le voyait à Rugenwalde. Le duc défère le plus souvent à ses avis, et s'en

trouve toujours bien. Adressez-vous donc en toute confiance à ce digne homme; tout entier qu'est Bogislas dans ses volontés, je ne doute point du succès de l'entreprise, si l'honnête Hanz Engel fait tant que de s'en charger.

— Comptez sur lui! s'écria aussitôt une voix, partant de derrière la foule qui entourait Zimmerman, Adelsberg et le vieillard. (La scène se passait sur une place publique.)

On se retourne: c'était Hanz Engel lui-

même qui était venu à la ville pour vendre ses denrées, et qui, passant par là, avait prêté l'oreille, comme tous les autres, aux discours du vieillard et du père.

— Je ne suis déjà que trop honteux, dit-il, que mon Bogislas ait fait une aussi vilaine action; donnez-moi votre lettre; je vais l'aller trouver de ce pas; et s'il est vraiment mon ami, il faudra bien qu'il m'en donne une preuve, sans quoi je renonce à jamais être le sien. Eh! que m'importe à moi d'avoir l'amitié d'un prince! Fut-il roi, fut-il empereur, je le méprise, s'il n'est point honnête homme... Mais, encore une fois, comptez sur moi; je le mets presse, adieu.

III.

A ces mots, Hanz Engel part, et se rend à pied au château de Zanau.

La porte en était fermée pour tout le monde, excepté pour lui seul; car en quelque lieu et à quelque heure qu'il se présentât chez le duc, ses domestiques avaient ordre exprès de le laisser entrer.

Il entre donc. Bogislas était plongé dans cette profonde rêverie d'un homme qui s'est écarté du chemin de la vertu, et que le remords y rappelle. Frappé de la noble attitude que gardait Thérésia, il ne pouvait intérieurement lui refuser son admiration, et il voyait avec honte que, bien inférieur à elle, il n'avait plus même de droits à sa propre estime.

— Bonjour, duc Bogislas, lui dit Engel de son ton ordinaire. Je te salue, si tu es véritablement l'homme que j'ai toujours cru voir en toi, c'est-à-dire un bon prince et mon ami.

— D'où te viendrait ce doute?

— Ce doute? je n'en ai encore aucun; cela dépend de la réponse que tu vas me faire.

— Explique-toi; quel sujet t'amène à Zanau?

— Une affaire à laquelle je prends le plus vif intérêt, et que je vais te raconter en deux mots. Il s'agit d'une jeune fille honnête qui est disparue, il y a quelque temps, de la maison paternelle, et qu'on soupçonne avec fondement avoir été enlevée par un gentilhomme du voisinage. Sa famille désolée fait les plus vives perquisitions. Le juge même devant qui l'on a porté plainte, aurait déjà instruit son procès, sans les égards qu'on ne peut refuser à un homme de la naissance de l'accusé; et je viens....

— J'entends: tu viens réclamer mon autorité en faveur des parents de la jeune fille.

— Au contraire, je viens l'implorer en faveur du coupable; oui, du coupable, car il l'est, j'en suis sûr, j'en ai la preuve....

— Est-ce bien toi, est-ce bien Engel, cet homme d'une probité si fière, qui me parle de la sorte?

— J'y suis forcé par la reconnaissance. Apprends que j'ai les plus grandes obligations au père du jeune homme pour qui j'intercède. Son crime, j'en conviens, est odieux, il est indigne d'un homme d'honneur; et la loi qui le condamne est positive; mais il n'est pas tout-à-fait sans excuse. L'effervescence de la jeunesse, l'aveuglement de la passion....

— Non, mon cher Hanz, non... je ne sens que trop combien un pareil homme est coupable!

— Juge si j'ai sa grâce à cœur, puisque je consens à te la demander, moi qui de ma vie n'ai jamais rien voulu recevoir de toi.

Plus Hanz Engel insistait, plus il éloignait tout soupçon de l'esprit de son souverain. Celui-ci avait pu commettre une lâcheté, mais il n'avait pas celle de consentir à la pardonner dans un autre, pour pouvoir s'approprier le même pardon.

— J'ai bien prévu, poursuivit Engel, qu'il t'en coûterait à m'accorder cette grâce. Je n'ai pas cru cependant que tu me la refuserais.

— Mon bon vieil ami, je dois persister dans mon refus. Franchement, la grâce que tu me demandes serait par trop injuste. Si tu as de grandes obligations au père du ravisseur, tu en as encore de plus grandes aux lois. Je leur en ai trop moi-même, pour me permettre de leur imposer silence, en supposant toutefois que mon autorité s'étende jusque-là. Cesse donc de me solliciter plus longtemps, et que le coupable soit puni comme il le mérite.

— Oh, Bogislas, s'écrie Hanz Engel, voilà qui est parler en prince vraiment sage!... Que n'as-tu su te conduire de même!

— Que veux-tu dire?

— Je dis que tu viens de prononcer ton arrêt... Ce coupable, dont j'ai feint d'excuser l'action, c'est toi-même... La fille de Jacob Zimmerman est en ta possession; le fait est avéré, tout Wolgast en est instruit, et ton trouble est un nouveau témoin qui dépose contre toi... Tu le recuses! Ose donc encore recuser celui-ci, démens cette lettre que Thérésia a su faire parvenir à son malheureux père... Tu vois que le crime a beau s'étayer de la prudence et du pouvoir, tôt ou tard il est découvert.

Le duc, accablé de surprise et d'indignation, ne peut retenir un premier mouvement de dépit. Il éclate contre Engel en injures et en menaces.

— Va, tu ne mérites point, répond le brave paysan, d'avoir un ami qui ait le courage de te dire la vérité, puisque tu n'as pas celui de l'entendre. Punis-moi de t'en avoir cru capable. Imite ce jeune loup que je trouvais l'hiver dernier dans les champs, prêt à périr de froid, et que, mû de pitié, j'emportais chez moi, espérant l'appivoiser, mais à peine eut-il pris des forces, qu'il finit par m'étrangler mes moutons et mon chien. Fais plus encore que cet animal ingrat et malfaisant. Toi qui t'honorais d'être homme, dépouilles-en tous les sentiments, pour ne plus écouter que ceux de l'orgueil outragé; use en despote du pouvoir suprême; ordonne mon supplice; mais apprends que je mourrai vengé, car tu vivras méprisé et haï.

— Non, reprend Bogislas confus, mais d'un ton calme et avec le sourire de la bienveillance; non, nous vivrons l'un et l'autre comme nous avons vécu jusqu'à présent, toi, l'ami de ton prince, et moi, celui de mes sujets... Retourne à Wolgast; un de mes palefreniers va te conduire. Cours chez Zimmerman, assure-le de ma part que sa fille est plus que jamais digne de sa tendresse; dis-lui que je consens à la lui rendre, mais à condition qu'il viendra lui-même la chercher, qu'il m'amènera l'époux qu'il lui a choisi, et qu'en la recevant de ma main, ils accepteront également la dot que je lui destine, comme un tribut du plus sincère hommage. J'exige aussi qu'il me soit permis d'unir les deux époux, et de me charger des frais de la noce; mais il faut que cette fête soit célébrée ici. Zanau a été le théâtre du méfait, je veux qu'il devienne celui de la réparation; je veux que tout Wolgast y soit témoin du triomphe de la vertu, de celui de l'amitié et du repentir de son prince.

Et il en fut comme Bogislas l'avait dit; et Hanz Engel est resté, pour ce fait et pour une foule d'autres, le héros des veillées du foyer poméranien.

CH. DU RAQUIER.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

LES NIEBELUNGEN.

Les „Niebelungen" sont le grand poème épique de l'Allemagne du moyen-âge, écrit dans l'ancien idiome tudesque.

L'auteur est-il un seul homme, ou bien ce poème n'est-il qu'un ensemble de traditions historiques arrangées, de chants nationaux d'une antiquité reculée et auxquels une main inconnue a donné la forme sous laquelle il est parvenu jusqu'à nous?

Voilà la question qui a fait l'objet de vives et longues controverses, et à laquelle aujourd'hui encore on ne peut répondre que par des hypothèses.

L'opinion la plus générale désigne comme auteur des Niebelungen le célèbre minnesinger Wolfram d'Eschenbach, qui s'est inspiré de vieilles poésies et de traditions populaires, auxquelles il a donné une forme définitive. On ne sait pas l'époque certaine à laquelle remonte la composition de cette épopée; tout fait supposer pourtant qu'elle date du XII^e ou XIII^e siècle.

Ce qui est remarquable dans ce poème, c'est le mélange des idées mythologiques qui se rattachent au culte d'Odin et des idées chrétiennes et chevaleresques, indice d'une époque où les anciennes superstitions du paganisme subsistaient à côté de la religion chrétienne. Les personnages ne sont pas tous de l'invention du poète; ils appartiennent la plupart à l'histoire, altérée, il est vrai, par la tradition; mais ni les croyances, ni les faits ne sont du même siècle ni du même pays.

On admire, dans les „Niebelungen," d'éminentes qualités: une grande unité d'action, une extrême simplicité et une peinture des mœurs et des caractères, qui porte exclusivement le cachet de la nationalité germanique; c'est surtout dans la grâce et le charme des détails que brille le talent du poète.

La même incertitude plane sur le nom de „Niebelungen." Ce nom signifie-t-il „Enfants du pays des brouillards," pays qui doit être la Norvège ou l'Islande; ou est-il le titre d'une grande et puissante famille, qui aurait régné sur les Burgundes, comme le prétendent certains critiques?

Le sujet de ce poème, composé de 39 chants, est la lutte des Burgundes, et particulièrement de la tribu des Nibelungen, contre Etzel ou Attila, et la destruction de cette famille, qui succomba sous les coups des Huns, victime des passions et des querelles de Sigfrid et de Gunther, deux de ses principaux chefs. Ces événements se passent soit sur le Rhin, soit sur les frontières de l'Autriche et de la Hongrie.

L'analyse que nous allons donner de cette œuvre célèbre est extraite d'un volume qu'a publié récemment la maison Furne, de Paris, sous le titre de: LES CHEFS-D'ŒUVRE ÉPIQUES DE TOUS LES PEUPLES, par A. Chassang et F. L. Marcou. On trouve dans ce livre, qui manquait à l'histoire littéraire, un aperçu fort bien fait de l'épopée hindoue, grecque, latine, persane, scandinave, française, au moyen-âge, germanique, à la même époque, espagnole, italienne, portugaise, allemande, anglaise. Les auteurs nous entretiennent, en terminant, des essais épiques en France, du seizième au dix-neuvième siècle.

PREMIÈRE PARTIE.

La splendeur des Niebelungen.

A Worms vivait, sous la garde de ses trois frères, Gunther, Gernot et Giselher, souverains de la Bourgogne, une belle fille nommée Chrimhild qui avait résolu de vivre sans amour. Or à Santen sur le haut Rhin régnait Sigmund, dont le fils Sigfrid était désiré par les plus nobles dames et n'en regardait aucune. Il n'aimait que la guerre. Avant d'avoir atteint l'âge d'homme, il avait déjà accompli maints exploits, pris par force le trésor des hommes du brouillard, des Niebelungen, soumis le nain Albérick, défait douze géants, tué le dragon du tilleul.

Quand Sigfrid eut été armé chevalier, il déclara à sa mère Sieglinde qu'il voulait pour épouse la sage et belle Chrimhild qu'il ne connaissait que par la renommée, et l'aurait par amour ou par force. Sa mère trembla, son père résista. Mais Sigfrid partit enfin avec ses onze frères d'armes, et arriva aux frontières de Bourgogne envoya un appel au roi Gunther. Docile aux conseils du prudent Hagen, le roi le reçut avec honneur. Des tournois furent célébrés, Sigfrid vainquit tous ses rivaux, toutes les femmes l'applaudirent; Chrimhild le vit à travers le grillage de sa fenêtre, et l'aima en secret. Sigfrid l'aimait toujours sans l'avoir vue.

Un an se passa ainsi, et Sigfrid restait à la cour de Gunther. Sur ces entrefaites, des messagers apportèrent au roi la provocation des chefs saxons Ludiger et Ludogast. Le roi trembla: Sigfrid partit avec ses onze frères d'armes pour le pays saxon, tua Ludiger, ramena à Worms Ludogast comme prisonnier et comme otage. La belle Chrimhild se fit raconter ces exploits, rougit de plaisir, et Sigfrid resta encore à la cour de Gunther dans l'espérance de la voir.

Il la vit enfin dans une fête brillante qui réunissait tous les guerriers de Bourgogne et des pays voisins. Elle le salua, il la baisa

respectueusement, et il resta encore à la cour de Gunther pour continuer à la voir.

Or, en ce temps, Brunehild, reine d'Islande, était célèbre par sa magie, ses maléficaes, sa force surhumaine et sa beauté, et Gunther résolut d'aller conquérir son amour; Sigfrid suivit Gunther en ces pays lointains pour l'amour de sa sœur, dont la main lui fut promise au retour; et le premier chevalier que remarqua Brunehild fut Sigfrid. Et quand la farouche Brunehild eut provoqué ces étrangers au combat et promis la mort à tous, si elle était victorieuse, la vie à tous et sa main à son vainqueur si elle trouvait un vainqueur, ce fut Sigfrid qui, invincible sous le casque magique du nain Albrérick, la vainquit pour Gunther.

Bientôt à Worms se célébrèrent le même jour le mariage de Gunther et de Brunehild et celui de Sigfrid et de Chrimhild. Et quand la farouche Brunehild eut, le soir de ses noces, lié et attaché à un clou son mari, ce fut Sigfrid qui, grâce à son talisman, la dompta, et lui enleva son anneau et sa ceinture enchantée qui passèrent entre les mains de Chrimhild.

Sigfrid avait contribué par sa vaillance à mettre sur le trône de Worms son mauvais génie et celui des siens. Tout lui sourit d'abord. Il retourna avec sa femme auprès du vieux Sigmund qui le bénit et lui céda ses Etats. Il régna dix ans plein de gloire et de bonheur. Chrimhild lui donna un fils qu'il appela Gunther: la même année Brunehild nomma le sien Sigfrid. Or bientôt Brunehild s'irrita que Sigfrid n'envoyât pas ses hommages à Gunther; dans une visite faite à Worms par Sigfrid et Chrimhild, elle trouva Chrimhild trop belle et trop fière de son époux; Chrimhild lui disputa le pas à l'église; Chrimhild la railla de la double défaite que lui avait fait subir Sigfrid, et elle pleura d'humiliation et de rage. Bref, Hagen et Ortwein, vassaux et amis de son époux, jurèrent, avec l'assentiment de Gunther, de la défaire de Sigfrid. Mais Sigfrid était brave: il fallait user de ruse. La trop confiante Chrimhild servit sans le vouloir les projets de Hagen: elle lui révéla que son mari n'était vulnérable qu'en un point, entre les deux épaules dans une chasse à lours, où Sigfrid fit mille prouesses merveilleuses, Hagen le surprit penché sur une fontaine, le tua et fit déposer son cadavre sur le seuil de sa veuve, pour qu'elle le vît en se rendant à la messe du matin. En vain elle prouva à Gunther la félonie de son vassal Hagen: quand un meurtrier marche vers sa victime, le sang coule à flots des plaies ouvertes; à l'approche d'Hagen, le sang jaillit du corps de Sigfrid: Gunther ne le vengea point.

Trois ans elle resta à Worms, attendant l'heure de la vengeance, et priant, sous les insultes de Brunehild. La vengeance ne vint pas, et elle pardonna à Gunther. Elle fit même venir de Norvège à Worms sa dot, le trésor des Niebelungen, pour faire des largesses et des fondations pieuses. Le félon Hagen, qui lui avait enlevé son époux, ne pouvant déterminer Gunther à lui voler son trésor, le vola lui-même, et le fit jeter dans le Rhin qui, dit-on, le garde encore; et Chrimhild, veuve et pauvre, alla vivre dix ans dans un monastère entre le corps de son époux Sigfrid et sa vieille mère Uta.

(La seconde partie au prochain No.)

L'ABSENCE D'UN MARI.

Nous avons reçu cette lettre d'une de nos abonnées:

„Un sujet que vous n'avez pas encore traité et que je me permets de vous indiquer, c'est l'absence. Vous n'avez point encore essayé d'adoucir, pour ceux qui s'aiment, ces séparations longues et douloureuses, auxquelles ils sont forcés quelquefois de se soumettre. C'est l'état où je me vois réduite. Je suis séparée de l'époux le plus aimable qui fut jamais. Des affaires importantes l'ont obligé de mettre l'Océan Atlantique entre lui et moi. Ce que j'ai lu dans son cœur, quand nous vivions ensemble, ces sentiments si vifs et si purs dont j'étais l'objet, les adieux si touchants qu'il m'a

faits ensuite; tout cela ne sert qu'à me rendre son absence plus cruelle. Je ne vois rien qui ne me rappelle son souvenir, je pense à lui à chaque moment du jour, et la nuit, je le retrouve dans mes rêves. Loin de me distraire et de me calmer, le soin des affaires, les détails domestiques me font attendre avec encore plus d'impatience le moment où je lui entendrai dire qu'il est content de moi sous ces rapports. Je vais dans un salon, dans un cabinet où je l'entretenais; et désolée de ne l'y plus trouver, je me jette dans son fauteuil que j'arrose de mes larmes. Je ne vois que les personnes qu'il estimait; je ne lis que les livres qui lui plaisaient. Cent fois dans la journée, je cours à son portrait, et je passe quelquefois des heures entières à le contempler. J'aime à revoir les promenades où il m'a conduite, appuyée sur son bras; je me ressouviens de ce que nous y disions. Je regarde les paysages que nous admirions ensemble; et fixant ma vue sur les objets qu'il m'a fait remarquer, je me rappelle mille choses curieuses qu'il m'apprit à leur sujet. Enfin, si j'ai quelquefois de la gaieté, je ne la dois qu'à la poste, qui presque chaque semaine m'apporte une lettre de mon mari, timbrée de Philadelphie. Aidez-moi de vos conseils, Monsieur, daignez m'apprendre ce que je puis faire pour soulager les peines de mon veuvage.”

Les poètes élégiaques ont dit, sur l'absence, les choses les plus belles et les plus tristes du monde. On pourrait en faire des centaines de volumes. Les secours que notre correspondante emploie, pour adoucir son sort, ne sont pas les seuls auxquels on puisse recourir en pareil cas; on en a imaginé, nous ne savons combien d'autres.

Voici d'abord un expédient qui se trouve dans les Prolusions de Strada:

Vous êtes prié de croire, à priori, qu'une certaine pierre d'aimant a une vertu si merveilleuse, que de deux aiguilles qu'on y a frottées, l'une ne peut être mue sans que l'autre, fût-elle à mille lieues de là, ne se remue en même temps et de la même manière.

„Deux amis s'étaient procuré, dit Strada, deux de ces aiguilles magiques. Ils firent deux espèces de cadrans, autour desquels ils rangèrent les vingt-quatre lettres de l'alphabet, comme on met les heures autour des cadrans ordinaires. Ils posèrent ensuite une aiguille au centre de chaque cadran, en sorte qu'elle pouvait tourner librement, et toucher toutes les lettres de la circonférence. Après avoir bien éprouvé les deux machines, chacun prit la sienne et on se sépara pour voyager chacun de son côté; mais on se promit qu'à certaine heure, on ne manquerait pas de converser ensemble, puisqu'on en avait trouvé un moyen si commode.

„Effectivement, tant qu'ils furent séparés, chacun n'eut rien de plus pressé, à l'heure convenue, que de prendre son cadran et de s'enfermer avec lui. Un ami voulait-il écrire à l'autre? il appliquait l'aiguille aux lettres qui formaient le mot dont il avait besoin, et pour ne rien confondre, il s'arrêtait un peu à la fin de chaque mot, et un peu plus à la fin de chaque phrase. Pendant cela, l'autre ami voyait son aiguille sympathique se tourner d'elle-même, vers les lettres que touchait l'aiguille de son correspondant. Ainsi leurs pensées volaient en un instant par-dessus les déserts, les villes, les montagnes et les mers; ils causaient ensemble d'un bout du monde à l'autre.”

Nous avons lu, dans un ancien roman, que deux amants vertueux, menacés d'une longue absence, convinrent, en se séparant, qu'ils prendraient chaque jour une demi-heure marquée, et la consacraient de part et d'autre à penser uniquement à l'objet aimé. Ils exécutèrent fidèlement cette convention. Quelque compagnie, quelque affaire qu'ils eussent, ils sortaient brusquement, ils quittaient tout, dès que la pendule donnait le signal de la retraite. L'histoire ajoute qu'ils attendaient ce signal avec autant d'impatience que celui d'un rendez vous réel. Leur imagination les servait si bien, que ces moments de solitude devenaient presque aussi charmants que s'ils les eussent passés ensemble. Chacun d'eux se disait avec trans-

port: „Ce que j'aime s'occupe comme moi, et de moi seul; tout ce que je sens de doux et de tendre, dans ce moment même, on le sent pour moi.”

Voilà les deux moyens que nous avons recherchés pour faire preuve de bonne volonté; le second nous semble très-praticable, tandis que le premier!...

E.

BEAUTÉ! BEAUTÉ!

Régnant en maître sur les cœurs,
Le beau sexe, avec un sourire,
Commande tout ce qu'il désire:
Par des caprices séducteurs,
Et par des attraits enchanteurs,
Il sait régler, il sait proscrire
Les modes, les goûts et les mœurs,
En lois transforme les erreurs,
N'aime, ne répand que des fleurs,
Donne aux plus sages le délire,
Orne le frivole et le faux,
Et soumet tout à son empire,
Riches, pauvres, sages et sots.

LE CHEV. DE LA VILLE-AU-BOIS.

ÉCOUTEZ BIEN, JEUNES FILLES!

Nouvelle.

IV.

M^{lle} Mauly et même Henriette, s'aperçurent vite du changement qui s'était opéré chez Fanny à l'égard de Georges Dulf, et elle en éprouvèrent un certain plaisir. Si elle n'aimait pas celui-ci, il valait mieux qu'elle rompît à temps; puis, le capitaine Verschayle était un parti bien plus brillant; il était le neveu d'un vieux baron fort riche, qui devait lui laisser sa fortune et son titre. Fanny devenir baronne! cela répondait bien mieux aux vues ambitieuses de Henriette pour sa sœur, que de la voir simplement Madame Dulf.

Il n'en était pas de même de sa mère; M^{me} de Smil convenait que le capitaine était plus élégant, plus raffiné que M. Dulf; n'importe, elle préférerait celui-ci; aussi fut-elle profondément peinée lorsqu'une quinzaine de jours après le bal, sa fille l'informa qu'elle avait rompu avec Georges.

— Il était si ennuyusement jaloux, dit-elle, que je n'aurais pu être heureuse avec lui.

— Tu as, je crois, rencontré quelqu'un qui te plaît mieux, lui répondit sa mère.

— Peut-être, maman, avoua-t-elle.

En famille, on n'en parla plus, on attendait; il n'en fut pas de même dans le monde, et dans plus d'une réunion de dames la conduite de Fanny envers M. Dulf fut examinée et blâmée. Elle le sut et se dit qu'il importait peu, puisque le capitaine se montrait de plus en plus charmé et empressé.

Ne passait-il pas tous les jours devant sa demeure, conduisant son phaéton, attelé de deux jolis chevaux bais, ayant derrière lui son groom? Ne levait-il pas chaque fois la tête pour la saluer, s'il la voyait à la fenêtre? Ne paraissait-il pas avec son régiment sur la place, vis-à-vis de la demeure de sa tante, afin de lui être agréable? Ne la rencontrait-elle pas un peu partout où il croyait la voir? Puis, quels magnifiques bouquets il faisait pour elle venir de la capitale, la ville ne renfermant rien qui fût digne d'elle en ce genre.

Enfin, pendant quatre à cinq semaines, Fanny vécut dans un état d'émotion et d'heureuse attente. M. Georges Dulf était parti en voyage, il n'y avait donc pas de nuages dans son ciel, du moins elle n'en voyait pas. Hélas! il en parut bientôt.

Le troisième régiment d'artillerie reçut l'ordre de changer de garnison.

Fanny, qui maintenant aimait le capitaine, devint blanche et froide comme le marbre en apprenant cette nouvelle. Sa tante et sa sœur étaient plutôt contentes; certainement, une décision allait être prise; quelle qu'elle fût, cela valait mieux pour Fanny; car cette excitation continuelle était nuisible à sa santé qui n'était pas très-robuste. M^{me} de Smil n'était qu'à demi contente de voir arriver la conclusion, non pas qu'elle doutât que le capitaine ne se conduisît en homme d'honneur, mais parce qu'elle se demandait si ce brillant papillon ferait un bon mari, car elle regrettait l'honnête amour que sa fille avait rejeté. Si au moins elle avait eu dans sa famille un homme à qui demander conseil; mais il n'y avait ni oncle, ni frère. Sa sœur assurait que tout irait bien et que d'heure en heure on pouvait s'attendre à voir M. Verschayle venir demander la main de celle qu'il aimait.

Fanny rencontra pour la dernière fois son admirateur à une exposition de fleurs, la veille du départ du régiment. Elle en était elle-même la plus belle fleur avec sa toilette printanière, et le capitaine ne la quitta pas un instant.

— Je suppose que vous savez la mauvaise nouvelle, Fanny? dit-il. Le régiment doit partir bientôt, et l'ordre définitif peut arriver d'un instant à l'autre...

Elle le regarda, essayant de sourire, mais elle pâlit horriblement. Bien qu'ils fussent dans une salle pleine de monde, ils pouvaient aisément converser sans être entendus; mais à l'émotion de la jeune fille, ceux qui par affection ou par malice l'observaient, pouvaient s'apercevoir que pour elle une crise approchait.

V.

Le capitaine commença alors par lui expliquer pourquoi il devait partir; mais il ajouta qu'il reviendrait; il lui demandait seulement de ne pas l'oublier, de lui être fidèle. Le ferait-elle? Pouvait-il la croire avec une entière certitude?

A ces mots, Fanny se sentit heureuse; confiante et naïve, elle ne demandait pas mieux que de croire en lui. Aussi promit-elle de l'attendre. Telle n'avait cependant pas été la manière d'agir de M. Dulf, il lui avait dit hardiment qu'il l'aimait, qu'il la désirait pour sa femme. Mais elle était aveuglée; elle fut donc satisfaite et se dit qu'elle devait être courageuse et confiante.

Le capitaine Verschayle, suivi de M^{lle} Mauly et de Henriette, lorsque ces dames quittèrent l'exposition, reconduisit Fanny jusqu'à la porte de sa maison, où il la quitta avec de tendres paroles d'adieu, mais il déclina, en s'excusant d'être pressé, l'invitation d'entrer, quoiqu'il n'eût jamais fait de visites; puis, saluant et jetant à Fanny un dernier regard significatif, il s'éloigna.

M^{lle} Mauly exprima son étonnement de cette manière d'agir; Henriette était inquiète et M^{me} de Smil, qui de la fenêtre avait tout vu, éprouva une impression de pénible soulagement.

Quant à Fanny, elle était heureuse et pleine d'espoir: elle ne lui avait rien caché de ce qui la concernait; elle lui avait fait connaître son manque de fortune; elle lui avait donné, sur sa demande, son adresse à la campagne, où elles allaient prochainement retourner; il allait lui écrire, aussitôt qu'il aurait terminé certaines affaires qu'il ne détermina pas clairement.

Il lui avait persuadé que, pour le moment, leurs arrangements ne devaient pas être connus; et elle avait décidé qu'il en serait ainsi. Cependant elle ne crut pas devoir se taire vis-à-vis de sa mère et de sa sœur; elle leur raconta sa conversation avec le capitaine. Mais M^{lle} Mauly s'aperçut qu'on lui cachait quelque chose, elle en fut piquée, car elle eût aimé d'annoncer dans le monde le mariage de sa nièce et de s'en faire honneur auprès de ses connaissances. Aussi déclara-t-elle que puisqu'on lui faisait des mystères, elle ne se mêlerait plus de rien. Heureusement sa sœur et Henriette intervinrent et concilièrent toutes choses; Fanny put donc, vis-à-vis de sa tante, garder son prétendu secret, et celle-ci en sut assez pour être à peu près satisfaite.

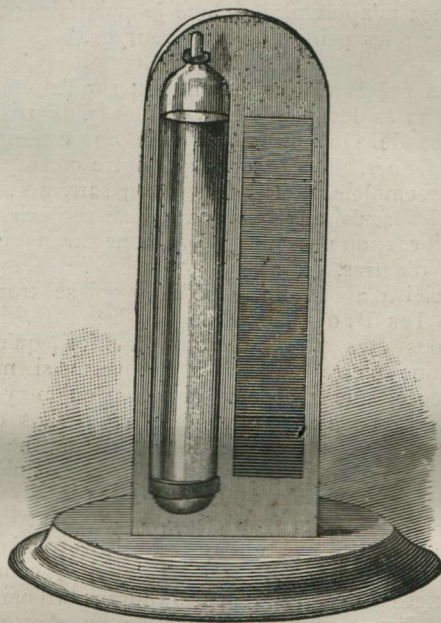
Huit jours après, l'on se quitta dans les meilleurs termes; la saison était terminée, ces dames retournèrent chez elles.

VI.

Revenue dans sa solitude, Fanny commença à guetter l'arrivée du facteur. Juin passa, les roses se fanèrent, aucune lettre du capitaine n'arriva, et cependant la jeune fille ne doutait pas, ne perdait pas espoir.

Chaque matin on la voyait anxieuse et dans l'attente, et chaque matin son attente se changeait en déception.

Pour sa mère et sa sœur, la vérité était évidente: cet homme les avait trompées, il s'était joué de l'attachement de Fanny pour le seul plaisir de triompher, par vanité, pour en supplanter momentanément un autre; il avait suivi son caprice d'un instant, rien de plus. Sans lui, la pauvre Fanny serait certainement devenue la femme de Georges Dulf qu'elle avait rejeté. M^{me} de Smil et sa fille aînée se consultèrent souvent, à l'effet de trouver le moyen de lui ouvrir les yeux. Elles ne savaient à quoi se



LE THERMOSCOPE DE COBALT.

résoudre; à la moindre allusion défavorable au capitaine, elle se cabrait.

— Il a promis, je crois en sa parole, disait-elle.

Et plus son anxiété croissait, plus elle devenait tenace.

Avec l'hiver, elle pâlit et maigrit d'une manière sensible; elle n'était plus que l'ombre attristée de ce qu'elle avait été; au mois de décembre, le médecin que l'on avait mandé, déclara qu'elle devait changer d'air; elle ne voulut pas entendre parler de départ; le capitaine savait qu'elle était là, elle devait l'y attendre.

Pour M^{me} de Smil, ce changement eût été une dépense difficile; pourtant elle l'eût faite en faveur de sa fille chérie, mais celle-ci ne le voulait à aucun prix. Elle se mit plus que jamais à guetter le facteur, puis au bout de quelques jours, elle fut prise de la fièvre et dut garder le lit. Le délire survint et la maladie s'aggrava. Sa mère et sa sœur se relayaient auprès de la malade qui n'était jamais seule.

Ce fut pendant ces sombres jours, où sa pauvre enfant était entre la vie et la mort, qu'un soir, en parcourant un journal, M^{me} de Smil y lut l'annonce du mariage du capitaine Verschayle avec une riche héritière...

Sa première impulsion fut de cacher cette nouvelle à Fanny; mais, en ayant causé avec Henriette, celle-ci fut d'un avis différent. C'était, disait-elle avec raison, l'incertitude et l'anxiété qui tuaient sa sœur. Ce fut donc elle, qui, lorsque le lendemain matin Fanny demanda, comme de coutume: „Y a-t-il une lettre?“ lui apprit la triste vérité.

L'infortunée supporta ce coup avec plus de

résignation qu'on n'eût pu l'espérer. Depuis ce jour, une douleur plus calme remplaça son inquiétude habituelle. Elle n'en mourut pas; grâce à sa jeunesse, à sa patience, elle triompha du mal qui l'avait d'abord minée et guérit complètement. Seulement, ce n'était plus la joyeuse Fanny des anciens jours.

La main du malheur s'appesantit encore sur les deux sœurs: M^{me} de Smil fut prise d'un mal subit et mourut au bout de quelques jours de souffrance, laissant ses filles presque sans aucune ressource, à la charge de leur tante, ou réduites à se placer chez des étrangers comme gouvernantes. Ce fut à cette dernière alternative que les deux orphelines se décidèrent, et cependant, combien il leur fut pénible de quitter leur demeure et d'affronter le monde, chacune de son côté, car il n'était pas possible de rester ensemble. M^{lle} Mauly se montra comme froissée de cette détermination; pourtant, à ses intimes elle fut assez franche pour avouer qu'elle aurait considéré ses nièces comme une lourde charge; elle aida même Fanny à se procurer un poste chez une parente éloignée, qui avait plusieurs enfants.

VII.

La maîtresse de Fanny, M^{me} d'Alton, fut très-bonne pour sa jeune gouvernante, qui l'intéressa tout d'abord; de sorte qu'elle était là aussi bien que possible.

Il y avait environ un an que notre héroïne était chez cette dame, lorsqu'un jour, ce qui arrivait de temps en temps, celle-ci l'informa qu'ayant des amis à dîner, elle désirait qu'elle ne parût avec ses élèves que pour passer la soirée au salon et y prendre le thé, ajoutant qu'elle aurait, entre autres, un fiancé et une fiancée de sa famille.

Fanny, ne sachant rien de plus, fut surprise et émue lorsqu'en entrant au salon, elle se trouva face à face avec Georges Dulf, qui s'appuyait précisément et en souriant au dossier de la chaise d'une jolie jeune personne; sa fiancée, sans doute.

La pauvre Fanny tressaillit; c'était, se disait-elle, la place qu'elle eût pu occuper. Quelle différence!...

Georges Dulf s'approcha pourtant d'elle sans aucune gêne et lui tendit la main; Fanny le salua et fit bonne contenance; mais sa pâleur n'échappa pas au jeune homme, qui en fut également ému.

Dans le courant de la soirée, il trouva moyen de se rapprocher d'elle et de lui dire qu'il ne l'avait pas oubliée, qu'elle était restée la reine de son cœur... La jeune fille alors lui répondit, non sans quelque indignation, que ce n'était pas dans les circonstances où ils se trouvaient tous deux qu'il devait tenir un pareil langage.

Bref, tout s'expliqua bientôt: la personne près de qui elle l'avait vu d'abord, était sa demi-sœur, dont le fiancé était attendu d'un instant à l'autre; il la chaperonnait seulement.

Ce malentendu expliqué, il dit à Fanny qu'après leur rupture il avait résolu de ne pas se marier; maintenant qu'il la retrouvait, il sentait plus que jamais qu'il n'avait pas cessé de l'aimer; au contraire, son malheur ne la lui rendait que plus chère.

La jeune gouvernante ne fut pas difficile à persuader; M^{me} d'Alton, qui ignorait qu'ils se fussent connus, fut avertie et se réjouit de ce que cette heureuse rencontre eût eu lieu chez elle.

Six mois après, le mariage se fit. Maintenant Fanny remercie le Ciel de ne pas être devenue la femme du capitaine Verschayle, car elle sait combien ce beau papillon néglige la sienne, que toute sa richesse n'a pu lui faire aimer avec constance. Comme elle le dit souvent à Henriette, qui s'est rapprochée du jeune ménage:

— Il y au monde beaucoup de capitaines Verschayle, mais peu de Georges Dulf.

Quelle leçon dans ce récit! Mères, faites-le lire à vos filles, souvent trop disposées à sacrifier la proie pour l'ombre; car, en effet, si les Verschayle sont très-communs, les Georges Dulf sont très-rares. (Note de la trad. H. X.)